

CRISANTE

TRAGÉDIE

ROTROU, Jean (1609-1650) (text)

1640

Représenté pour la première fois en 1646.

Texte établi par Paul FIEVRE, avril 2024

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Avril 2024.
Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement. Contactez
l'auteur pour une utilisation commerciale des oeuvres sous droits.

CRISANTE

TRAGÉDIE

de Mr. ROTROU

M CD. XL. AVEC PRIVILÈGE DU ROI.

ACTEURS

MANILIE, Général d'armée.

CASSIE, son lieutenant.

CLÉODORE, ami de Cassie.

CRISANTE, Reine de Corinthe.

ANTIOCHE, Roi de Corinthe.

MARCIE, Damoiselle de Crisante.

ORANTE, Damoiselle de Crisante.

CRATES, Gentilhomme d'Antioche.

EUPHORBE, Gentilhomme d'Antioche.

LES GARDES.

DEUX CHEFS DE GUERRE.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

**MANILIE, gens d'Armes, CASSIE, son
Lieutenants 1. Chef de guerre , 2. Chef de
guerre, CLEODORE, amie de Cassie.**

MANILIE.

Enfin l'aigle, assisté de vos jeunes courages,
Chez les peuples mutins a trouvé des passages,
Et la rébellion, étouffée en ses forts,
Ne peut plus résister à vos moindres efforts ;
5 La flamme qu'elle allume aussitôt la consomme.
Tout succède à nos voeux, et Rome est toujours Rome :
Sa puissance est fatale à toute autre grandeur,
Nos exploits chaque jour accroissent sa splendeur,
Et le plus fier orgueil de la terre et de l'onde
10 Contemple avec respect cette reine du monde :
Tout conspire, à servir ses desseins glorieux,
Les dieux semblent plutôt ses captifs que ses dieux,
Et les soins éternels qu'ils ont de sa défense
Bornent tous leurs soucis et toute leur puissance.
15 Nous qui sommes élus pour affermir ses lois,
Et qu'Auguste a jugés dignes de ces emplois,
Signalons en ces lieux notre adresse ordinaire,
Paraissons dignes fils d'une si digne mère,
Que tout le monde tremble au bruit de nos exploits,
20 Et marchons triomphants sur les têtes des rois.

CASSIE.

La superbe Corinthe éprouve à son dommage
Qu'à tort on nous refuse un général hommage,
Que nous tenons un droit fatal aux factieux,
Et qu'irriter César c'est irriter les cieus.

PREMIER CAPITAINE.

25 Quel fut notre courage, et quelle autre victoire
À jamais à l'empire apporta plus de gloire ?
Au milieu des dangers, nos gens, comme lions,
Ont battu les auteurs de ces rébellions ;
Tout tremblait sous leurs pas ; ces démons de la guerre
30 De rivières de sang ont arrosé la terre ;
Comme foudres nos bras tombaient sur les vaincus,

Et fendaient à la fois les corps et les écus ;
Leurs mains, quand nous frappions, étaient à peine prêtes ;
Des orages de traits descendaient sur leurs têtes,
35 Ils tombaient pêle-mêle, étouffés sous nos pas,
Et pour un de nos gens cent ne suffisaient pas.

MANILIE.

Antioche s'est fait, par une heureuse fuite,
Exempt de voir l'état où sa ville est réduite :
Un prince aimé des siens, sans de vives douleurs,
40 Ne peut voir sur leur chef tomber tant de malheurs.
Sa fuite l'a soustrait au pouvoir de nos armes :
Mais quelle est sa tristesse, et quelles sont ses larmes !
Combien éprouve-t-il les astres inhumains
Par sa chaste moitié tombée entre nos mains !
45 Il est vrai que jamais les soins de la nature
N'ont formé de beauté si charmante et si pure :
Ses yeux, ces feux d'amour, ces deux foudres des coeurs
Lorsqu'on triomphait d'eux triomphaient des vainqueurs
Crisante en se rendant nous força de nous rendre,
50 Et ce ne lui fut qu'un qu'être prise et que prendre.
Empêchons toutefois que son honnêteté
Ne reçoive entre nous aucune indignité.
C'est peu que de paraître en un danger extrême,
Qu'attaquer un pays, qu'affronter la mort même ;
55 Ces exploits sont communs aux autres nations :
Mais Rome seulement dompte les passions,
Et, quelque autre dessein que sa grandeur respire,
Elle sait sur soi-même étendre son empire :
Sa force est absolue, et charme ni beauté
60 Ne la peut divertir de sa sévérité.

SECOND CAPITAINE.

Quelle assez insensée et brutale licence
S'oserait déclarer contre son innocence ?
Sa douce gravité s'oppose à ses attraits ;
Et les uns nous frappant, l'autre émousse leurs traits.

MANILIE, à Cassie.

65 Toi qui l'as, cher Cassie, en ta garde commise,
Attendant la rançon qui lui rend sa franchise,
Fais qu'on ne joigne point l'insolence au bonheur,
Et de tous accidents préserve son honneur.

CASSIE.

70 Sa prison est pour elle un salutaire asile
Qui rendrait le dessein d'un dieu même inutile ;
Et mon soin diligent lui fait des murs d'airain
Contre qui tout espoir et tout effort est vain.

MANILIE.

Un voyage à Tegée, où ma charge m'appelle,
Me fait laisser l'armée en ta garde fidèle.
75 Fais rafraîchir nos gens en cet heureux séjour :
Je pars avec espoir de presser mon retour,
Et de faire aux dépens du reste de la Grèce

À nos bras indomptés exercer leur adresse.

Il sort avec les deux capitaines et les gardes.

SCÈNE II.

Cassie, Cléodore.

CASSIE.

Favorable départ ! douce commission
80 Qui laisse un libre cours à mon affection !
Quelque étroite vertu dont s'arme cette belle
Qui pourrait asservir le coeur le plus rebelle,
Si prières ni voeux ne peuvent l'émouvoir,
Je puis user des droits d'un souverain pouvoir.
85 J'aime avec trop d'ardeur cet illustre captive ;
Ma flamme étant si forte est trop longtemps oisive.

CLÉODORE.

Éteignez s'il se peut ce brasier malheureux,
Et n'entretenez point d'espoir si dangereux.
Dompter ses passions est une extrême gloire :
90 Qui résiste d'abord emporte la victoire ;
L'amour qu'on ne sait pas étouffer en naissant,
De faible devient tôt un ennemi puissant ;
De qui l'a caressé la ruine est certaine,
Et qui reçoit un joug le quitte avecque peine.

CASSIE.

95 S'il est doux il nous plaît.

CLÉODORE.

Mais s'il nous est fatal ?

CASSIE.

C'est aux plus circonspects que tout succède mal.

CLÉODORE.

La raison, à ce compte, exerce un vain usage.

CASSIE.

Elle exécute mal sans un peu de courage.

CLÉODORE.

Des malheurs évidents par elle sont bannis.

CASSIE.

100 Elle nous ôte aussi des plaisirs infinis.
La prudence souvent fait moins que la fortune ;
Elle sert quelquefois, mais toujours importune.
De glorieux desseins un peu précipités
Souvent succèdent mieux à qui a les tentés.

CLÉODORE.

105 Mais lorsque nous tramons notre perte visible,
Il faut pour nous dompter essayer le possible.

CASSIE.

Qui sait bien se résoudre à tous événements
Ne trouve point d'obstacle à ses contentements.
J'honore la vertu, mais la beauté m'attire ;
110 Je connais le meilleur, mais je choisis le pire ;
Et, porté que je suis d'une aveugle fureur,
Je déteste, condamne et connais mon erreur.
Je combats sans effet une ardeur de la sorte ;
Ma raison me convainc, mais ma fureur m'emporte ;
115 Et je résiste en vain à ce dieu triomphant
À qui vous ne donnez que le titre d'enfant.

CLÉODORE.

Nos coeurs, portés d'instinct à ces sales délices,
Se font un dieu d'Amour pour excuser leurs vices ;
Ils ont donné des arcs, des flammes et des traits
120 À celui qui n'en porte et qui ne fut jamais.
Entre les passions que produit la nature,
Pour se former des dieux, on prend la plus impure.
Une impudique ardeur, une brutalité
Est cet Amour qu'on nomme une divinité.

CASSIE.

125 Qu'il soit moins qu'un mortel, qu'il soit une chimère
Que se forge l'esprit pour se laisser défaire,
Je ressens toutefois un pouvoir souverain
Contre qui ma raison veut s'opposer en vain :
Grisante est cet amour, ses regards sont la flamme,
130 Et ses yeux sont les arcs qui portent jusqu'à l'âme.
Souffre que, toute crainte et tous respects bannis,
Je possède une fois ses charmes infinis.

CLÉODORE.

Quoi ! tout respect est vain, et la gloire de Rome
Perdra ce grand éclat pour l'intérêt d'un homme !
135 Quoi ! vous relâcherez par de folles amours
Cette sévérité qu'elle observa toujours
Depuis qu'on voit durer ce glorieux empire,
Depuis que dessous nous tout l'univers respire !
Par quoi présumez-vous que fleurissent nos lois,
140 Et qui rend les Romains maîtres de tant de rois ?
Le ciel qui sur leur chef fait tomber ses tempêtes,
Par obligation épargne-t-il nos têtes ?
Non, non, Rome sur soi peut attirer son bras ;
La vertu seulement est l'appui des états ;
145 Nos devoirs, nos respects et notre révérence,
Des autres et de nous forment la différence :
Leurs crimes seulement affligent leurs maisons,
Et nous sommes heureux comme nous sommes bons.

CASSIE.

Ah ! qu'inutilement un esprit s'évertue
150 D'exciter la vertu quand elle est abattue !
Tu vis naître ma flamme, et tu devais alors
Contre ce doux tourment employer tes efforts :
Mais de guérir un mal quand il est si sensible,
Cet effet, Cléodore, excède ton possible.

CLÉODORE.

155 Adieu : tenant de moi cet avertissement,
Vous ne périrez plus par votre aveuglement.
Songez quelle est Crisante, et que le ciel est juste ;
Songez que vous vivez sous le règne d'Auguste,
Et que ce qui soutient ses honneurs infinis,
160 C'est qu'il ne laisse point de crimes impunis.

Il sort.

CASSIE, seul.

Qu'aucune cruauté n'égale mon supplice,
Que j'offense l'état, et que Rome périsse,
Je suivrai mon dessein : Crisante a des attraits
Plus forts que tous respects et que tous intérêts ;
165 Sa beauté couvrira quelque tort qu'on m'impute ;
Et tomber de son sein est une belle chute.

SCÈNE III.

Crisante, Orante, Marcie et sa suite.

CRISANTE.

Ô vous qui vous flattez de tant de vanité,
Vous qui croyez qu'un trône ait de la fermeté,
Et qui, trop insolents, défiez la fortune
170 Quand rien ne vous afflige et ne vous importune,
Voyez en quel état elle nous a réduits ;
Sachant ce que je fus, voyez ce que je suis.
Ces murs, que le porphyre et le marbre décore,
Tout noirs demeurent nus du bois qui fume encore ;
175 Ce reste est le débris du superbe palais
Où régna si longtemps la justice et la paix ;
Et ce qui fut Corinthe avant cette disgrâce
N'en garde que le nom et n'est plus que sa place :
Sa fumée a caché le ciel à nos regards ;
180 Elle fut un bûcher ardent de toutes parts,
Et demeure à nos yeux si nue et si déserte,
Que même le vainqueur en déplore la perte :
Il nous plaint au moment qu'il cause nos malheurs,
Et joint, en nous perdant, ses larmes à nos pleurs.

MARCIE.

185 Ne vous consommez point d'une inutile plainte,
Et forcez la douleur dont votre âme est atteinte.
Par un injuste effort vos biens vous sont ôtés,
Et vous perdez honneurs, et biens, et dignités ;
Mais votre perte encor peut être plus extrême :
190 Vous perdriez davantage en vous perdant vous-même.
Le ciel peut rendre tout, comme il peut tout ôter ;
Et comme il vous afflige, il vous peut assister :
Souffrez avec respect les maux qu'il vous ordonne ;
Voyez sans murmurer tomber votre couronne :
195 Quand les dieux ont dessein d'obliger la vertu,
Ils relèvent bientôt ce qu'ils ont abattu.
Antioche aujourd'hui porte encor ce front même,
Qui ces lustres passés fut ceint d'un diadème ;
La main qui l'en ceignit et qui le couronna
200 Peut lui donner encor ce qu'elle lui donna ;
Il posséda jadis, maintenant il espère :
Conservez-lui Crisante, et sa perte est légère.

CRISANTE.

Ah ! que je crains, Marcie, et non sans fondement,
Du servage où je suis un triste événement !
205 C'est peu qu'en une nuit voir sa ville déserte ;
Il n'a fait en ses biens qu'une inutile perte :
De pires accidents lui peuvent arriver ;
Un bien lui reste en moi douteux à conserver.
Ces vainqueurs insolents, à leur brutale envie
210 Peut-être immoleront mon honneur et ma vie,
Et, joignant ce malheur à ses autres malheurs,
Fourniront bien, hélas ! de matière à ses pleurs.

MARCIE.

D'un vain pressentiment surmontez la faiblesse.
Le ciel, quoique irrité, jamais ne nous délaisse ;
215 Ses soins dissiperont ce frivole soupçon,
Et votre liberté n'attend que sa rançon.

CRISANTE.

Plaise à nos dieux, hélas ! que ma crainte soit vaine,
Et que nos maux passés aient assouvi leur haine !
Mais de fortes raisons m'obligent de douter
220 D'un effort que Cassie a dessein de tenter :
Il prépare ma perte alors qu'il me respecte ;
Des vainqueurs aux vaincus la faveur est suspecte ;
Il cherche à m'obliger, me plaire, m'obéir,
Et l'ennemi courtois a dessein de trahir :
225 De pitié quelquefois il couvre sa poursuite ;
Il plaint, dit-il, l'état où le sort m'a réduite,
Et se tient malheureux que contre nous sa main
Ait servi la fureur de l'empire romain.
Mais sous tant de douceur l'embûche est trop visible ;
230 Il me plaint, et m'apprête un malheur plus sensible.

Il me reste un seul bien dont il veut triompher,
Et le traître me baise afin de m'étouffer.

ORANTE.

Si de son naturel j'ai quelque connaissance,
Cassie est obligeant et courtois de naissance ;
235 Je crois qu'il n'est d'humeur ni d'inclination
À commettre, madame, une lâche action.

CRISANTE.

De telles lâchetés un insolent fait gloire ;
Ma honte lui serait une heureuse victoire ;
Et pouvoir assouvir un dessein vicieux
240 Est à ces jeunes cœurs un exploit glorieux.
Me préserve le ciel de pareille aventure,
Et plutôt sa pitié creuse ma sépulture !
Plutôt fasse ma main un généreux effort...
Mais il vient, et je tremble à ce courtois abord.

SCÈNE IV.

Crisante, Orante, Marcie et sa suite, Cassie.

CASSIE.

245 Vous portez avec peine un si triste servage,
Ou je sais mal juger du cœur par le visage.
Madame, plutôt au ciel qu'il fût en mon pouvoir
De le faire cesser sans trahir mon devoir !
Pussé-je sous vos lois voir l'empire du monde,
250 Et votre autorité n'avoir point de seconde !
Les dieux devaient ce rang à vos rares beautés,
Et vous auraient donné ce que vous méritez.

CRISANTE.

Le déplorable état où je me vois réduite
Est ce qu'ils ont jugé digne de mon mérite.
255 Je ne me flatte point de sentiments si faux,
Et conservant le jour j'ai plus que je ne vaux.

CASSIE.

Ils vous ôtent beaucoup, mais leur puissance est vaine
À vous ravir au moins la qualité de reine.
Vous régnez sur les cœurs, si ce n'est sur les corps ;
260 Vous ôter cet empire excède leurs efforts...
Mais cette vérité déjà vous importune !

CRISANTE.

Monsieur, cet entretien messied à ma fortune :
Mépriser toute chose, et penser à la mort,
Est l'occupation où m'oblige mon sort.

CASSIE.

265 Je plains votre malheur : le ciel vous est contraire,
Mais il vous laisse encor de quoi vous satisfaire ;
Et, vous faisant esclave, il ne vous ravit pas
Le pouvoir de régner par ces charmants appas.
Tous nos gens éblouis, lorsque vous fûtes prise,
270 Même en vous captivant, perdirent leur franchise ;
Votre captivité vous fit des serviteurs ;
Nous fûmes vos vaincus et vos adorateurs ;
Et l'on pouvait douter quelle était la conquête,
Au point que dessus vous tomba notre tempête.

CRISANTE.

275 La fortune prospère aime ces entretiens,
Mais ils sont ennuyeux avecque des liens ;
Et, dans l'ennui cuisant dont je me sens atteinte,
Ma bouche doit s'ouvrir seulement à la plainte.

CASSIE.

Montrez votre courage en cette adversité,
280 Et qu'il soit infini comme votre beauté.
Qui voit sans vanité la fortune prospère,
La voit sans désespoir alors qu'elle est contraire.
Rendez à ce beau teint ses plus vives couleurs ;
Ces yeux ne sont pas faits pour répandre des pleurs :
285 Réduire tous nos coeurs en un commun servage,
Nous rire et nous charmer, est bien mieux leur usage.

CRISANTE.

Dieux ! un soudain glaçon par mes veines s'étend,
Et ma raison se trouble aux discours qu'elle entend :
J'ai vu sans m'effrayer Corinthe abandonnée,
290 Les armes et le bruit ne m'ont point étonnée ;
J'ai vu sans m'altérer tomber ces bâtiments,
J'ai marché sans frayeur dans leurs embrasements ;
Et ce simple discours m'ébranle davantage
Que feux, qu'armes, que cris, qu'horreur et que carnage.
295 J'ai mal vu mon servage et senti mes ennuis ;
Je commence à connaître en quel état je suis :
Il me souvient des biens dont mon malheur me prive ;
Je sens ma servitude, on me traite en captive.
Ouvrez-moi les prisons, chargez ce corps de fers ;
300 Que je perde la vie après ce que je perds.
Que tarde mon trépas ? Car d'ébranler mon âme,
Et me faire assouvir votre brutale flamme,
Plutôt ce feu brillant qui nous donne le jour
Restera sans lumière et cessera son tour.

CASSIE.

305 Cette mauvaise humeur vous est-elle ordinaire ?
Vous vous forgez un monstre afin de le défaire.
Depuis votre servage ai-je rien attenté
Dont se pût offenser la même honnêteté ?

CRISANTE.

Cette courtoise humeur ne tend qu'à me surprendre :
310 Les yeux parlent assez à qui sait bien entendre.
Ces entretiens d'amour, de charmes et d'appas,
En l'état où je suis ne me conviennent pas.
Laissez un libre cours à l'ennui qui me presse.
Vainqueur, cherchez la joie, et fuyez la tristesse :
315 Mon sort sans l'exciter est assez rigoureux ;
Laissez la solitude au moins aux malheureux.

Elle sort.

CASSIE.

N'irritons pas encor cette bouillante rage.
Puisque froid, obligeant et courtois je l'outrage,
Mes desseins, au besoin, prendront un autre cours,
320 Et feront succéder les effets aux discours.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Antioche, Cratès, Euphorbe et sa suite.

ANTIOCHE.

Heureux qui, satisfait d'une basse fortune,
Trouve la vanité des grandeurs importune,
Qui sait à son besoin mesurer ses désirs,
Et goûter du repos les solides plaisirs !
325 Il vit toujours égal ; l'inconstante déesse
Ne l'élève jamais, et jamais ne l'abaisse :
S'il tombe, c'est de bas, sa chute n'est qu'un saut ;
Mais la chute est sensible à qui tombe de haut.
Le sort, cet inconstant de qui l'aveugle empire
330 Souvent des deux partis favorise le pire,
Établit de César les tyranniques lois
Sur cette nation veuve de tant de rois.
Tout succède à ses vœux ; ses gens, comme tonnerres,
Renversent nos cités et ravagent nos terres ;
335 Toute la Grèce a vu leurs exploits triomphants ;
Elle est teinte partout du sang de ses enfants,
Et, ne leur opposant qu'un effort inutile,
Devient honteusement l'esclave d'une ville.
Tant de peuples divers ne sont plus divisés ;
340 Ils ont dessus leurs pas tant de sceptres brisés,
Que tout fléchit partout où leur orgueil les mène,
Et que toute la terre un jour sera romaine.

CRATÈS.

Sire, en votre malheur le ciel punit nos crimes ;
Il n'a pas soutenu nos armes légitimes ;
345 Il a pour notre perte assisté des tyrans,
Et d'un bras martial vidé nos différends :
Mais il se calme enfin, et, tel qu'un sage père,
Il rend ce qu'il a pris lorsque moins on l'espère.
Il ôte aux insolents ce qu'il leur a donné,
350 Et nous paraît serein après qu'il a tonné.

ANTIOCHE.

Ah ! qu'à ce changement je vois peu d'apparence,
Et qu'un faible secours reste à mon espérance !
Mais son vouloir arrive, et les dieux soient bénis !

Ainsi pour leurs sujets les princes sont punis,
355 Et le ciel mille fois, par des malheurs semblables,
Dessus les innocents s'est vengé des coupables.
Si je pouvais au moins partager mon tourment,
Et s'il m'avait laissé Crisante seulement,
Nos communs entretiens diminueraient nos peines :
360 Mais sur ses tendres bras m'imaginer des chaînes,
Et savoir qu'elle garde une étroite prison,
C'est la pire douleur qui trouble ma raison.

CRATÈS.

Sire, on ne peut priser sa valeur infinie :
Pour rançon offrez-leur Tegée ou Messénie.
365 Tout le Péloponnèse est un indigne prix
De ces divins attraits qui charment vos esprits.

ANTIOCHE.

Pour se rendre déjà l'une et l'autre s'apprête,
Et j'offrirais un prix qui sera leur conquête.

EUPHORBE.

Espérez du secours et du sort et du temps ;
370 Pour vous comme pour tous ils seront inconstants :
Quel que soit leur pouvoir, la gloire est tôt finie
D'un empire établi dessus la tyrannie :
En vain l'orgueil de Troie eut des dieux partisans ;
Une nuit lui ravit la gloire de dix ans.

ANTIOCHE.

375 Que le sort continue ou cesse sa malice,
Que le courroux du ciel dessus moi s'accomplisse,
Que mon chef soit en butte à toutes ses rigueurs,
Qu'il me livre moi-même au pouvoir des vainqueurs,
En l'état déplorable ou m'a mis la fortune,
380 Il ne peut plus m'ôter qu'une vie importune :
À qui perd toute chose il reste au moins ce bien,
Qu'il peut mépriser tout et ne redouter rien.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Cassie, Orante.

CASSIE.

Que tout me soit contraire, et que cent fois la vie,
Plutôt que ce dessein, me puisse être ravie.

ORANTE.

385 Le ciel...

CASSIE.

À tout respect l'amour voile mes yeux ;
Je ne mets en objet les hommes ni les dieux :
Seule je la révère, elle est seule adorable,
Et rien que sa beauté ne m'est considérable.

ORANTE.

390 Cette gloire pour elle est un triste bonheur
S'il faut que sa beauté lui coûte son honneur.

CASSIE.

Et je profite peu d'une illustre victoire
Si même étant vaincue elle a toute la gloire.

ORANTE.

Ses biens lui sont ravis.

CASSIE.

Ils lui sont superflus.

ORANTE.

De reine elle est esclave.

CASSIE.

Et mon coeur l'est bien plus.

ORANTE.

395 Souvent à l'insolent la victoire est funeste.

CASSIE.

Elle est infructueuse et pénible au modeste.

ORANTE.

Alexandre, indulgent en ses sales plaisirs,
En même occasion réprima ses désirs.

CASSIE.

400 Il eut de mauvais yeux, ou la femme de Daire
N'eut pas des qualités capables de lui plaire.

ORANTE.

Par vœux ni par amour vous n'en viendrez à bout.

CASSIE.

La force, à leur défaut, me peut obtenir tout.

ORANTE.

Celle qui sait mourir ne peut être forcée.

CASSIE.

405 C'est le dernier secours qui vienne en la pensée :
On se résout bien tard à ce dernier effort ;
Heureuse ou malheureuse, on redoute la mort.

ORANTE.

Ah ! si sur vos desseins quelque vertu préside,
Si quelque amour du sexe en votre âme réside,
Et si de tant de rois vous fûtes triomphant,
410 Aujourd'hui soyez-le du pouvoir d'un enfant ;
Réprimez cette ardeur dont votre âme est atteinte ;
Vous la détesterez quand vous l'aurez éteinte.
Régnant, sachez aussi vous prescrire des lois,
Et, pouvant tout dompter, domptez-vous une fois.

CASSIE.

415 Pour rendre ma valeur encor plus redoutée,
Celle qui m'a vaincu par moi sera domptée.
Et me dût ce dessein cent fois coûter le jour,
Toute raison est vaine où préside l'Amour.

ORANTE.

420 Que vous délibérez d'un détestable crime,
Et qu'un léger plaisir va perdre votre estime !
Dans la prospérité Vénus a des appas,
Mais au milieu des fers que froids sont ses ébats !

CASSIE.

Qu'elle ôte à ce plaisir la qualité d'offense,
Et qu'au lieu de mon crime il soit ma récompense.

ORANTE.

425 Par quel prix son esprit peut-il être porté
À vendre son honneur et sa fidélité ?

CASSIE.

Par le prix de mes biens, de mon sang, de soi-même :
Elle se tirera d'une misère extrême,
Sans rançon dès ce soir fera briser ses fers,
430 Et finira les maux que vous avez soufferts.

ORANTE.

Ah ! redoublez plutôt les tourments qu'elle endure
Plutôt un siècle entier notre servage dure,
Ou faites-le cesser par le coup de la mort,
Plutôt que de passer à ce brutal effort.

CASSIE.

435 Toute compassion et toute plainte est vaine.
Apprends en peu de mots le destin de la reine :
Ses baisers paieront les devoirs que je perds ;
Crisante sera mienne, ou libre ou dans les fers,
S'en défendant ou non, inhumaine ou propice,
440 Par force ou par amour, de droit ou d'injustice.

ORANTE.

Rien ne peut-il changer ce funeste dessein ?

CASSIE.

Les dieux mêmes, les dieux le tenteraient en vain :
Leur maître me l'inspire.

ORANTE.

Il faut donc qu'elle meure.

CASSIE.

445 Tâche à faire plutôt qu'elle me soit meilleure ;
Sois sensible aux soupirs d'un malheureux amant
Qui ne songe, ne sent, ne voit que son tourment.
Si par toi ses faveurs tombent sous ma puissance
(Permetts-moi de parler avec cette licence),
Puissé-je être haï des dieux et des mortels,
450 Privé de tout commerce et banni des autels ;
Puisse l'Érèbe ouvrir ses cavernes profondes,
Et moi tomber vivant en ses fatales ondes,
Si, sans autre rançon, cette rare beauté
En cet heureux moment n'obtient sa liberté !
455 La fin de son servage également t'importe ;
Bannis donc pour un bien une froideur si forte,
Puisqu'en vain son honneur croit franchir ce destin
Et que, s'il n'est mon prix, il sera mon butin.

ORANTE.

460 Plutôt, ciel, à tes traits ma tête soit en butte !
Vous voulez que je sois l'instrument de sa chute,
Que celle qui la plaint vous aide à l'assaillir,

Et que par mes avis je la porte à faillir !
Belle commission !

CASSIE.

Toutefois nécessaire,
Puisque dessous le joug d'un pouvoir adversaire,
465 Des maux qu'on nous prescrit avoir l'élection
Est encor quelque bien en notre affliction :
C'est le dernier espoir que le ciel vous réserve.
Consulte là-dessus, et qui s'aime se serve.

Il sort.

ORANTE, seule.

Ô brutale fureur ! qu'ai-je à délibérer,
470 Au point de craindre tout et ne rien espérer ?
Quelle est la cruauté de notre destinée,
Et quel est ton malheur, princesse infortunée !
Par force ou par amour on te veut posséder ;
Il faut donner ou perdre, et mourir ou céder.
475 Ô lâcheté barbare ! insolence cruelle !
La voilà : portons-lui cette triste nouvelle.

SCÈNE III.

Crisante, Orante, ensuite Marcie.

CRISANTE.

Vengeurs des innocents, sacrés moteurs des cieux,
D'un seul de vos regards pénétrez en ces lieux :
Je ne réclame pas votre pouvoir suprême
480 Pour revoir sur mon front l'éclat d'un diadème ;
Je ne demande pas le sang des ennemis,
Et de voir en son trône Antioche remis ;
Je vous reprocherais une perte légère,
Et c'est pour votre oreille une indigne prière :
485 Mais soyez mon recours en ma captivité ;
Et contre un insolent gardez ma pureté.

ORANTE.

Ô dieux !

CRISANTE.

De quel discours viens-tu croître ma peine ?

ORANTE.

J'ai rencontré Cassie en la chambre prochaine,
Qui, par votre refus devenu plus ardent,
490 Menace votre honneur d'un funeste accident.
Ce dessein est si ferme en son jeune courage,
Qu'il est bien malaisé de franchir cet orage ;
Et le vice puissant, et qui donne la loi,
À la vertu captive est un sujet d'effroi.

CRISANTE.

495 Alors qu'elle est pressée et n'a plus d'espérance,
Elle peut en la mort trouver son assurance.

ORANTE.

À qui le jour n'est plus l'honneur n'est plus un bien,
Et se perdant soi-même on ne conserve rien.

CRISANTE.

Qui meurt par sa vertu revit par sa mémoire.

ORANTE.

500 Un jour que nous vivons vaut mieux qu'un an de gloire.

CRISANTE.

La vie aux plus heureux passe comme un moment,
Et doit être importune à qui vit lâchement.

ORANTE.

S'agissant de sauver les jours d'une princesse,
Le vice perd son nom, et le déshonneur cesse.

CRISANTE.

505 Que suis-je qu'un objet des cruautés du sort,
Et qu'important aux dieux et ma vie et ma mort ?

ORANTE.

Les pertes et les maux sont souvent aux monarques
De leur affection de véritables marques.

CRISANTE.

510 On doit craindre les dieux alors qu'on leur est cher,
Et depuis qu'on les craint on ne saurait pécher.

ORANTE.

Que résoudrez-vous donc, voyant que cet orage
Prépare à votre honneur un si proche naufrage ?

CRISANTE.

J'ai de quoi me servir en cette extrémité.

ORANTE.

515 Prendrez-vous un trépas qui peut être évité ?
La plus forte vertu s'est parfois relâchée,
Quand la faute profite et peut être cachée.

CRISANTE.

De quelque passion qu'un coeur soit combattu,
Quand il est généreux il tient pour la vertu.

ORANTE.

520 La vertu ne dépend que d'une vaine estime,
Et le crime secret n'est que l'ombre d'un crime.

CRISANTE.

N'est-ce point le dessein d'assaillir mon honneur
Qui t'a fait méditer ce discours suborneur ?

ORANTE.

525 Non, mais de conserver une si belle vie
Qu'à de trop dures lois les dieux ont asservie,
Et de vous arracher ce dessein violent...

CRISANTE.

530 Il faut donc contenter ce vainqueur insolent ;
Il faut qu'à ses désirs enfin je m'abandonne,
Et ce que je perdrais, tu veux que je le donne ?
Pour ce qu'il le résout je dois l'effectuer,
Et moi-même m'offrir et me prostituer ?

ORANTE.

Je sauverais ma vie en ce malheur extrême.

CRISANTE.

En perdant ton honneur ?

ORANTE.

Oui, plutôt que moi-même.
Si Cassie est discret, vous pouvez sans soupçon
D'une seule faveur payer votre rançon ;
535 Ou, la laissant au moins cueillir à la contrainte,
Tirer quelque profit de ce sujet de plainte.
Il s'oblige, Madame, à votre majesté
De lui faire aussitôt rendre sa liberté.

CRISANTE, tirant de son sein un poignard.

540 Elle me serait chère après cette aventure !
Prends la tienne en ta mort, horreur de la nature.

Elle frappe Orante, qui tombe.

Sors de captivité, ce coup brise tes fers ;
Ne plains plus ta franchise, erre libre aux enfers.
Ce fer est mon secours, en lui mon innocence
Contre ses suborneurs a trouvé sa défense.

MARCIE.

545 Ô dieux !

CRISANTE.

Et s'il ne peut divertir mon malheur,
Il sera l'instrument de ma juste douleur.

ORANTE.

Mes yeux perdent le jour, et ma mort inhumaine
Est à mon imprudence une trop douce peine ;
Mais ne concevez point de soupçons là-dessus ;
550 Mon dessein n'était pas Je meurs, je ne vis plus.

CRISANTE.

Quoi ! par mes propre gens je suis sollicitée
D'assouvir d'un brutal l'insolence effrontée !
Celle en qui mon honneur eût cherché du secours,
Qui dans l'extrême effort eût été mon recours,
555 Et dont j'eusse au besoin imploré le courage,
Ose employer sa bouche à ce honteux usage !
Ô honte sans seconde et sans comparaison !
Ô noire perfidie ! ô lâche trahison !
Mais que tardé-je plus à me tirer de peine ?
560 Rendons de mon honneur l'assurance certaine.
N'ai-je pas en la main le secours qu'il me faut ?
Porte, lâche, en ton sein ce fer encore chaud ;
Ayant bien commencé qu'il achève de même,
Et qu'un mal si léger empêche un mal extrême.

MARCIE.

565 Ah ! madame, calmez un courroux si pressant.
Quel effort tentez-vous contre un sein innocent ?
Quel tyran est l'honneur s'il perd ceux qui le suivent,
Et s'il faut que du jour les vertueux se privent !

SCÈNE IV.
Cassie, Crisante, Marcie.

CRISANTE.

Ô défense importune !

CASSIE, lui arrachant le poignard.

Ô dieux ! à quel dessein

570 Voulez-vous de ce fer outrager ce beau sein ?
Quel spectacle d'horreur se présente à ma vue ?
Par quel bras est Orante à vos pieds étendue ?
Et quel crime si noir lui peut coûter le jour ?

CRISANTE, furieuse.

575 Ses conseils suborneurs et ta brutale amour.
Donne, n'empêche point un dessein légitime ;
Que je suive ses pas : laisse achever ton crime.

CASSIE.

Non, non, plutôt mes vœux ne soient point satisfaits,
Et plutôt le soleil ne m'éclaire jamais.
Mon cœur est consumé d'un feu qui le dévore,
580 Mais parmi ces tourments ma raison règne encore ;
Elle peut réprimer ces transports déréglés ;
Mes yeux sont éblouis, et non pas aveuglés.
Le vice peut céder où la vertu s'oppose ;
Excusez les effets dont vous êtes la cause :
585 Qui pêche par amour pêche légèrement,
Et qui ne veut guérir plaint au moins un amant.

CRISANTE.

Qui poursuit mon honneur, me ruine, m'enchaîne,
Plus ennemi qu'amant a mérité ma haine.

CASSIE.

590 La Fortune et l'Amour, aveugles déités,
Ont exercé sur vous ce que vous m'imputez.

CRISANTE.

Ne pouvant plus parer les coups de la Fortune,
Je souffre qu'elle règne et qu'elle m'importune :
Mais sachant le moyen de parer ceux d'Amour,
C'est à moi d'en user ; je dois perdre le jour.

CASSIE.

595 Je connais à quel point tous deux vous ont réduite ;
Mais le dernier au moins va cesser sa poursuite,
Et ce superbe dieu, rebuté de refus
Et las d'importuner, ne vous réclame plus.
Ne cherchez point à perdre une vie innocente,
600 Ce jour même éteindra quelque ardeur que je sente :

J'aime, je suis ardent, je vais jusqu'aux souhaits,
Prie et presse souvent, mais n'étouffe jamais.

CRISANTE.

Dois-je espérer de vous ce changement extrême ?

CASSIE.

Espérez de me voir différent de moi-même.

CRISANTE.

605 Le temps et la raison vous pourront secourir.

CASSIE.

Leur secours me manquant je saurai bien mourir.

CRISANTE.

Que pour moi cet amour tourne en indifférence.

CASSIE.

Vous verrez les effets passer votre espérance.

CRISANTE.

N'épargnez, hors ce point, fers, prison, ni tourment.

CASSIE.

610 Vous recevrez, madame, un meilleur traitement.

CRISANTE.

Mon honneur conservé satisfait mon envie.

CASSIE.

Vous verrez qu'il m'est cher à l'égal de ma vie.

CRISANTE.

Ainsi le ciel conserve et bénisse vos jours !

CASSIE.

Ainsi puissent bientôt s'éteindre mes amours !

CRISANTE.

615 Pour notre bien commun souffrez que je vous laisse,
Et ne recherchez point l'ennemi qui vous blesse,
Fuyez de qui vous nuit l'abord contagieux,
Et, pour guérir le cœur, commencez par les yeux :
Par ces portes des cœurs l'amour fait la blessure,
620 Et par elles l'amant doit commencer sa cure.
Souffrez que, pour nourrir de si justes ennuis,
Des jours les plus sereins je me fasse des nuits,
Que je rêve à souhait, et que la solitude
Donne un libre entretien à mon inquiétude.

CASSIE.

625 Puisque pour mon secours l'Amour est impuissant,
Vous n'avez plus en moi ce captif languissant
Dont vous avez souffert tant de vaines visites,
Et qui déferait tant à vos rares mérites :
Je ne tenterai plus d'inutiles propos,
630 Et je dois, comme vous, songer à mon repos.

CRISANTE.

Adieu, qu'il soit parfait, et le ciel l'établisse
Dessus un fondement qui jamais ne périsse.

Elle sort.

MARCIE.

Ô divin changement !

Elle sort.

CASSIE, seul.

Ainsi d'un beau parler
On flatte le captif qu'on est près d'immoler ;
635 Ainsi les criminels viennent sans résistance,
Sous l'espoir qu'on leur donne, entendre leur sentence.
Quoi ! voyant le secours d'un mal si furieux,
Et pouvant en user, la mort me plairait mieux ?
J'aurais nourri sans fruit cette importune flamme,
640 Et serais rebuté par les cris d'une femme ?
Non, non, ménageons mieux les faveurs du destin
Et les travaux passés, jouissons du butin.
Elle ferme l'oreille aux plaintes qu'elle attire,
Blesse mortellement, et défend qu'on soupire !
645 Elle implore la mort, elle veut s'outrager,
Et s'armer contre soi de peur de m'obliger !
Elle ne reconnaît vœux, caresses, ni larmes ;
Pour ses superbes yeux la mort a plus de charmes.
Ah ! c'est trop consulter, ce transport véhément
650 Pourrait être frustré par le retardement,
Et l'exécution d'une belle entreprise
En doit suivre l'envie aussitôt qu'elle est prise ;
Entrons, et sans respect des hommes ni des dieux,
Immolons à l'amour ce butin précieux.

Il va jusqu'à la porte, et s'arrête.

655 Mais que vais-je attenter ? Quelle ardeur, quelle rage
Jusques à ces desseins transporte mon courage ?
Quelle aveugle fureur et quel enchantement
Me fait sacrifier au plaisir d'un moment
Le prix de tant d'exploits, mon honneur et moi-même ?
660 Ô trop lâche furie ! aveuglement extrême,
Indigne de mon coeur, indigne de mon nom,
Et qui de mes aïeux obscurcit le renom !

Quoi ! de mes lâchetés Rome sera noircie,
Et César rougira des crimes de Cassie ?
665 Éteins, lascif, éteins ces feux pernicieux,
Et laisse à la raison te dessiller les yeux.

Il retourne.

Non, non, défère plus au dieu qui te consume
Qu'à toi, qu'à tes aïeux, qu'à César et qu'à Rome,
Et te fais un sujet de ce tyran d'honneur
670 Où le stupide seul établit son bonheur.
Les crimes sont légers quand l'amour est extrême,
Et quand les dieux aimaient ils en faisaient de même.
Cessez, faibles pensers, vos conseils superflus :
Importune raison, je ne t'écoute plus.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Crisante, Marcie.

CRISANTE, tombe évanouie.

675 Je meurs : soutiens un peu ma vigueur abattue ;
La force n'ayant pu, la faiblesse me tue.
Ô mort ! mon seul remède et mon dernier bonheur,
Que ne prévenais-tu celle de mon honneur ?

MARCIE.

680 Ô sévère destin ! elle meurt, elle tombe,
Et son corps pâle et froid à la douleur succombe ;
La mort ferme cet oeil si charmant et si saint,
D'une sombre couleur son visage se peint.
À qui dois-je, chétive, adresser ma prière ?
Que ne la puis-je suivre, ou mourir la première !
685 Mais son teint renaissant, et ses yeux entr'ouverts
Donnent quelque ressource en l'espoir que je perds
Le ciel lui rend le jour.

CRISANTE.

Quelle peine importune
Remet ce corps en butte aux traits de la fortune ?
Quel soin mal à propos me rend à la douleur,
690 Et fait renaître, hélas ! ma vie et mon malheur ?

MARCIE.

C'est trop vous affliger ; ranimez le courage
Dont vous devez venger un si sensible outrage.
Pour perdre le coupable, il vous faut conserver,
Et respirer le jour afin de l'en priver.

CRISANTE.

695 Presse plutôt la fin de mon sort lamentable :
Tu me peux accorder ce bien si souhaitable :
Détache les liens qui serrent mes cheveux,
Et m'aide à m'étouffer avec ces faibles noeuds.
Prive ce triste corps de ce reste de vie
700 Dont encore la mort ne s'est pas assouvie :
En l'état où je suis, cet acte officieux

Ne fera guère plus que me fermer les yeux.

MARCIE.

Plutôt dessous mes pas le ciel ouvre la terre,
Et plutôt sur mon chef éclate son tonnerre !
705 Madame, relevez votre esprit languissant,
Et faites plus de grâce à ce corps innocent :
À peine il est sauvé des efforts d'un perfide,
Que vous-même voulez être son homicide ;
Assez pour sa vertu parle votre renom :
710 L'honneur qu'on a ravi conserve encor son nom.

CRISANTE.

Esprit des affligés, ténébreuse déesse,
Tu cherches qui te fuit, et tu fuis qui te presse :
Ne va point effrayer ces superbes palais,
Où personne pour toi ne forme de souhaits ;
715 Épargne ces beautés que tout le monde adore,
Laisse qui te redoute, et viens à qui t'implore :
Des plus heureux mortels, tu tranches les destins,
Jusque dans les berceaux tu cherches des butins ;
Et tu crains mon abord parce que tu m'es chère ;
720 Tu trembles, et ton dard s'émousse à ma prière.
Mais, ô lâche entretien ! vains discours que je perds,
Le ciel pour tout le monde a des chemins ouverts.
Il semble que je craigne, et qu'encore je m'aime ;
Je possède ma mort, et suis sourde à moi-même ;
725 Mon bras contre mon sein n'ose se hasarder ;
Quand je la vois venir, j'aime à la retarder ;
D'inutiles discours sont l'effort que j'essaie ;
Absente elle me plaît, présente elle m'effraie.

MARCIE.

Si la mort à vos vœux est un objet si doux,
730 Mourez avecque gloire aux yeux de votre époux ;
Rempportez cet honneur ; que ce généreux prince,
Qui n'a pleuré grandeur, biens, sceptre, ni province,
Sur votre sang versé laisse couler des pleurs,
Et s'immole après vous à ses justes douleurs ;
735 Ou plutôt, sauvez-lui le bien seul qu'il respire.
Vous passez sa grandeur, son sceptre et son empire ;
La perte de vos jours serait son pire coup,
Et conservant Crisante il conserve beaucoup.
Nous approchons du fort dont il fait sa retraite,
740 Et dont il vous parla le jour de sa défaite ;
C'est là qu'il recevra le bien de vous revoir,
D'autant plus chèrement qu'il passe son espoir.

CRISANTE.

Forçons pour quelque temps la fureur qui nous dompte ;
Vivons, et devant lui publions notre honte ;
745 Vivons jusqu'au moment qu'un traître doit périr,
Et vivons pour tuer avant que de mourir.

Elles sortent.

SCÈNE II.

Cassie, Cléodore.

CASSIE.

Confus, triste, saisi d'un repentir extrême,
Je doute si je vis et si je suis moi-même ;
J'ignore quelle aveugle et brutale fureur
750 À moi-même m'a fait être un objet d'horreur :
Ma seule rêverie est le bien qui me reste ;
Je me suis un démon, un enfer, une peste ;
Mon bras contre mon sein s'arme à chaque moment,
Et seul je ne suis pas avec moi sûrement.

CLÉODORE.

755 Tel ou plus triste encor est le succès d'un crime
À qui suit sa fureur et qui ne la réprime.
Au point d'exécuter, tout crime paraît beau ;
Mais qui péchait sans crainte, après est son bourreau.

CASSIE.

Quelle fausse douceur surprit ma fantaisie ?
760 De quelle aveugle ardeur fut mon âme saisie ?
Parus-je, hélas ! Parus-je en cet aveuglement,
Avoir rien de Romain, ni d'homme seulement ?
Ô trop lâche fureur ! Indigne acte d'un homme,
Indigne de Cassie et d'un enfant de Rome !
770 Dieux ! Que diffère tant votre juste courroux ?
Vainqueurs, renoncez-moi ; vous, vaincus, vengez-vous.

CLÉODORE.

Vous devez toutefois, puisque la faute est faite,
La tenir, s'il se peut, à vous-même secrète ;
Et vous n'ignorez pas quelle a toujours été
770 Contre tels attentats notre sévérité.

CASSIE.

Que je cache un bourreau qui consume ma vie ?
Non, non, que d'un seul coup elle me soit ravie :
Qui porte dans le cœur un si juste remords,
S'il ne meurt de bonne heure, endure mille morts.
775 Puis-je tenir secret ce que les dieux connaissent,
Et ce que sans ma voix mes actions confessent,
Ce que publie assez le sort de deux soldats
Dont le sang répandu coule encor sous nos pas ?

CLÉODORE.

Quels étaient ces soldats ?

CASSIE.

Les gardes de la Reine.

CLÉODORE.

780 Qui les tua ?

CASSIE.

Deux mots te tireront de peine.
Passant de la douceur au violent effort,
Et suivant sans respect ce furieux transport :
« Ô ciel ! je suis perdue ! au secours ! » dit Crisante.
Alors d'un cabinet accourut sa suivante,
785 Qui s'allait opposer à mon intention,
Si je n'eusse eu recours à cette invention :
Je livre à deux soldats cette fille importune ;
Ils prennent aux cheveux cette bonne fortune,
Et la tirent dehors, tandis qu'aveuglément
790 J'exerce la fureur d'un brutal mouvement.
Eux, sur la primauté du plaisir qu'ils espèrent,
Forment un différent, se querellent, s'altèrent ;
Enfin viennent aux mains, et tous deux se portants,
Tous deux frappés au coeur, meurent en même temps.

CLÉODORE.

795 Ô juste soin des dieux !

CASSIE.

Telle est leur destinée ;
Et tel est le malheur de cette infortunée,
Qui ne cause déjà qu'un trop juste soupçon
Par son éloignement permis sans sa rançon.

CLÉODORE.

Comment ! Crisante est libre ?

CASSIE.

Eussé-je eu le courage
800 De joindre à son affront encore le servage ?
Un fort témoin me reste, et mon coeur sans mes yeux
Ne me parle que trop de cet acte odieux :
Assez par son départ mon crime se publie,
Sans la voir désolée aux pieds de Manilie ;
805 Et mon front dit assez ce que dirait sa voix :
Mon supplice dépend de mourir une fois.

CLÉODORE.

Par l'étroite amitié que nous avons jurée,
Rendez un peu le calme à votre âme égarée ;
Chassez de votre esprit ce funeste penser :
810 Le noir fleuve des morts ne se peut repasser,
Et la vie à chacun est un trésor trop rare
Pour la fuir et devoir n'en être pas avare.
Feignons adroitement en cette occasion,
Faisons courir le bruit de son évvasion ;
815 La mort des deux soldats qui la tenaient captive

Pour aider à la feinte à propos nous arrive,
Et sera crue un coup qu'en la nécessité
Ses généreuses mains auront exécuté.

CASSIE.

820 Faisons ce qui te plaît, et tentons cette excuse ;
Mais le coupable, hélas ! de soi-même s'accuse :
Un changement visible à mon remords est joint ;
Et je n'en dis que trop, même en ne parlant point.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Antioche, Cratès, Euphorbe.

ANTIOCHE.

Que je supporte plus cette absence inhumaine !
Que je sois sans danger quand Crisante est en peine !
825 Non, l'étroite amitié dont le ciel joint nos coeurs
M'oblige à me livrer au pouvoir des vainqueurs.
J'aimerais la franchise avec elle commune ;
Mais n'ayant pas Crisante, elle m'est importune ;
Par sa possession mon mal s'allégera,
830 Et j'aimerai les fers qu'elle partagera.

CRATÈS.

Sire, nous combattons pour un trésor trop rare ;
D'un bien si précieux montrez-vous plus avare :
Rien ne peut racheter les libertés des rois
Quand leur trône est à bas et qu'ils n'ont plus de droits.

ANTIOCHE.

835 À quels excès d'ennuis est mon âme réduite,
Et combien cher me coûte une honteuse fuite !
Fussé-je, hélas ! mêlé dans le triste débris
Où mes honneurs, mes gens et mes biens sont péris !
840 Que n'ai-je, des vainqueurs achevé la victoire !
Que n'a ma mort comblé mes malheurs et leur gloire !
Que n'ai-je l'esprit calme et le fer à la main,
En périssant au moins, battu l'orgueil romain !
Un renom glorieux eût suivi ma défaite,
845 J'aurais avec honneur la mort que je souhaite :
Qui tombe avec son trône est au moins excusé,
Mais qui le voit tomber doit être méprisé ;
Et qui rend le bandeau dont sa tête est couverte,
Sans disputer son prix, en mérite la perte.

EUPHORBE.

850 Quand des dieux irrités le suprême pouvoir
Ébranle nos destins et nous ôte l'espoir,
Opposer à leur force une inutile peine
Ne fait que nous lasser et qu'irriter leur haine.

ANTIOCHE.

Ai-je offensé des dieux les honneurs immortels ?
Ai-je fait des desseins au mépris des autels ?
855 Du sang des innocents mes mains sont-elles teintes ?
Contre moi vers le ciel ont-ils poussé des plaintes ?
Nul de tous ces forfaits, mais mon sort seulement,
D'un trône qui lui nuit me fait un monument ;
Sa rigueur m'a réduit à ce point déplorable,
860 Et je suis malheureux et non pas misérable.

CRATÈS.

Sire, ce triste exemple aux rois n'est pas nouveau ;
Un sceptre est dans leurs mains un fragile roseau.
Le ciel d'un seul regard ébranle une couronne,
Il l'ôte quelquefois, aussitôt qu'il la donne ;
865 Et de notre grandeur à notre abaissement
L'espace quand il veut n'est que d'un seul moment.

Crisante entre.

Mais, ou mon oeil s'abuse, ou la reine elle-même
Apporte du remède à votre deuil extrême :
C'est elle qui s'avance, et les dieux apaisés
870 Vous servent au moment que vous les accusez.

SCÈNE IV.

**Antioche, Cratès, Euphorbe, Crisante,
Marcie.**

ANTIOCHE.

Dieux ! Qu'est-ce que je vois ? Vous me rendez Crisante !
Ô suprême faveur qui passe mon attente !
Ô vue inespérée ! ô doux contentement !

CRISANTE, se retirant.

Trêve, trêve, monsieur, à ce ravissement :
875 Détournez vos regards d'un objet si funeste ;
Qu'il vous soit un poison, qu'il vous soit une peste.
Celle en qui vous trouviez des attraits si charmants
N'est plus un digne objet de vos embrassements.
C'était peu des grandeurs, des biens, d'une couronne,
880 Qu'au pouvoir de César notre sort abandonne,
Il ordonnait aussi que ce malheureux corps
D'un vainqueur insolent assouvît les efforts.

ANTIOCHE.

Oh ! de tous mes malheurs malheur le plus sensible !
En ce point seulement votre haine est visible,
885 Impitoyables dieux qui voulez mon trépas,
Et qui pour m'outrager ne vous épargnez pas ;
Pour traverser mes jours vous approuvez le crime,

Et tout ce qui me nuit vous semble légitime.
Quel vainqueur, au mépris de la terre et des cieux,
890 A taché ses exploits de cet acte odieux ?

CRISANTE.

Cassie à cet effort a dispensé sa rage ;
Le ciel impunément a permis cet outrage ;
Pleurs, défense, ni cris, ne le put divertir,
Et Manilie absent ne m'en put garantir.

ANTIOCHE.

895 Mais par quelle faveur sont vos chaînes brisées,
Et contre notre espoir vos rançons méprisées ?

CRISANTE.

La captive lui nuit qui le peut accuser,
Et c'est l'occasion qui les lui fait briser.

ANTIOCHE.

L'honneur se peut défendre avec un peu de peine.

CRISANTE.

900 Pour le mien toutefois ma défense fut vaine.

ANTIOCHE.

La pitié vous rendit sensible à ses transports,
Ou l'espoir d'être libre alentit vos efforts.

CRISANTE.

Quoi ? Dans l'excès d'ennuis dont mon âme est atteinte
Je suis complice encor du sujet de ma plainte ?
905 N'ai-je point avec lui respiré ses plaisirs ?
N'ai-je point par dessein excité ses désirs ?
N'ai-je pas attisé son impudique flamme,
Et prostitué ce corps à son ardeur infâme ?

ANTIOCHE.

910 Qui craint de se trouver en ce honteux état
Réprime le plus fort et le pire attentat.

CRISANTE.

Hommes, Dieux, Éléments, tout fut sourd à mon aide.

ANTIOCHE.

Jamais qui peut mourir ne manque de remède.

CRISANTE.

Ce dernier me manqua, je l'ai cent fois cherché,
Et toujours de mes mains le fer fut arraché ;
915 Orante qui voulait suborner mon envie,
Éprouva ma vertu par la fin de sa vie.

ANTIOCHE.

L'instrument de sa mort vous pouvait secourir.

CRISANTE.

[Je] fus trop tôt surprise, et je ne pus mourir.

ANTIOCHE.

Vivez, vivez, Madame, et que les destinées
920 Filent à votre vie un long siècle d'années ;
Une juste frayeur vous sauva du tombeau,
Et la beauté du prix fit votre crime beau ;
Sachant en quel état m'avait mis la fortune,
Qu'il ne me restait rien qu'une vie importune :
925 Qu'on ne m'a rien laissé, non pas même l'espoir,
Et que votre rançon excédait mon pouvoir ;
Il s'agissait d'un bien et trop cher et trop rare,
Pour garder votre honneur, et pour en être avare[.]

CRISANTE.

Vous deviez cette offrande à votre liberté,
930 Et je ne puis blâmer votre facilité ;
Si ce brutal encor vous poursuit ses demandes,
Et si vous lui devez des privautés et plus grandes,
Vous pouvez assouvir son impudique ardeur,
Partagez sa fortune, épousez sa grandeur,
935 Fuyez un lieu de pleurs, d'ennuis et de supplices,
Et suivez des vainqueurs la gloire et les délices ;
Quittez le malheureux, demeurez au plus fort ;
Et tournez sans contrainte où tournera le sort.

Il s'en va suivi de ses favoris.

CRISANTE, seule avec Marcie.

Ô sensible douleur ! Ô trop cruel outrage !
940 Quoi ? Fer, prison, ni feu ne s'offre à mon courage ;
Je respire le jour, ô cruel désespoir !
Qui me doit du secours, soupçonne mon devoir ?
En plaignant mon honneur, je tâche mon estime,
Et demandant vengeance, on m'impute le crime ;
945 Va, cruel, tes soupçons auront un prompt effet,
Attends jusqu'à demain, tu seras satisfait ;
Toi qui vois à quels traits ma fortune est en butte,
Seule qui sais mes maux, compagne de ma chute :
Marcie, assiste-moi jusqu'au dernier moment ;
950 Ne m'interroge point ? Et suis-moi seulement.

MARCIE.

Dieux ! À quel point d'ennuis le Ciel a-t-il réduite ?
Toujours un dernier mal trouve un pire à sa suite,
Accusant un brutal, et de fait un jaloux,
Et n'a plus d'ennemi pire que son époux.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

CASSIE, seul.

955 Soucis, honte, remords qui troublez ma pensée.
Importunes fureurs dont mon âme est pressée ;
À quels desseins, enfin, me devez-vous porter ?
Achevez de me perdre ou de me tourmenter,
Ordonnez quel conseil vous voulez que je suive,
960 Et faites que je meure, ou souffrez, que je vive;
Quelque endroit où mes pas portent ce triste corps !
Je vois couler sous moi le noir fleuve des morts :
Partout je vois l'Enfer, et partout ses Mégères
Hérissent contre moi leurs noirs crins de vipères ;
965 Crisante de frayeur glace tous mes esprits,
Et j'entends en tous lieux ses effroyables cris ;
Je la vois l'oeil ardent, furieuse, enragée
Crier contre le ciel qui ne l'a pas vengée ;
Je la vois forcenée, et le fer à la main
970 Chercher en quelle part elle ouvrira son sein ;
Sur moi, sur moi, Crisante, accompli ton envie,
Finis mes tristes jours, et pardonne à ta vie ;
Elle m'a découvert, elle vient, je la vois,
L'oeil haut et le teint mort s'élançant contre moi ;
975 Elle porte le coup, et sur sa main si pure
Mon sang à larges flots coule de ma blessure,
De sa rouge couleur son vêtement est teint,
Et je me sens au coeur mortellement atteint,
Mes yeux perdent le jour.

SCÈNE II.

Cassie, Cléodore.

CLÉODORE.

980 Dieux ! Quelle est sa rêverie ?

CASSIE.

Satisfais, Crisante, à ta juste furie,
Arrache de ce sein par un dernier effort
Ce coeur qui brûle encor dans l'effroi de la mort.

CLÉODORE.

Dieux ! De quelle manie est son âme blessée ?

CASSIE.

985 Quels efforts de pitié suspendent ta pensée ?
Qui te fait sans raison regretter mon trépas,
Ou craindre un ennemi qui ne se défend pas ?
Sans défense à tes coups ma gorge est exposée,
Mon châtement est juste, et ta vengeance aisée.

CLÉODORE.

990 Relevez, relevez votre esprit abattu,
En quels lâches pensers se perd votre vertu ?
Un grand coeur en sa perte à tout se précipite,
Et la peur de mourir vous fait mourir trop vite :
Si le courroux du Ciel vous destine là-bas,
Attendez-en l'effet, mais ne le pressez pas.

CASSIE.

995 Quoi, l'objet de mon crime empêche ma défaite,
Et d'un coup seulement Crisante est satisfaite ;
Non, non, pour un brutal c'est trop d'humanité,
Et ta vengeance importe à ton honnêteté :
1000 Punis, belle Crisante, un infâme barbare,
Qui n'a pu respecter une vertu si rare ;
Comme elle mon offense est sans comparaison,
Fais taire ta pitié, consulte ta raison,
Que pour preuve à ta foi ma mort soit entendue,
Hais qui t'a trop aimée, et perds qui t'a perdue.

CLÉODORE.

1005 Ô déplorable effet d'un trop juste remords,
Combien pour un seul crime il endure de morts !

CASSIE.

1010 Presse, presse, l'effet de ta juste colère,
L'injure est peu sensible au coeur qui délibère,
Que ne coule déjà mon sang de toutes parts,
Le Ciel est profané de mes sales regards ;

Pour ne les plus souffrir le soleil précipite
Sa confuse clarté dans le sein d'Amphitrite :
Mais quel objet d'horreur m'épouvante les yeux
L'air est tout enflammé du feu tombé des Cieux ?
1015 Les Astres dérégles pêle-mêle descendent,
Leur clarté obscurcit et leurs globes se fendent;
Les Dieux te vont venger, ils tonnent et je vois
Le foudre dans leur main, prêt à tomber sur moi :
Adieu, suis de ces lieux, Princesse infortunée,
1020 Et crains de partager ma triste destinée :
On a vu quelquefois à leurs bras tout puissants,
Avec les criminels frapper les innocents :
Un effroyable bruit commence la tempête,
Et le foudre est lancé sur ma coupable tête.

Il tombe furieux.

1025 Je tombe, je suis mort, et tout secours est vain ;
Ou me dois-je cacher ? Ô terre ouvre ton sein !

Il demeure évanoui sur la place.

CLÉODORE.

Dieux ! Quelle frénésie occupe sa pensée,
Et de quelle douleur est son âme pressée ?
Son corps faible et mourant succombe à sa langueur,
1030 A peine dans son sein je sens battre son coeur,
Ses membres sont glacés, et mon oreille à peine
Peut discerner dans l'air le bruit de son haleine :
Ô d'un destin d'amour déplorable succès,
Quels malheurs sa fureur produit en son excès ;
1035 Mais il entrouvre enfin sa débile paupière,
Et semble avec douleur supporter la lumière.

CASSIE, haussant un peu la tête.

Quelle est mon aventure, ou suis-je ? En quel séjour
En quel lieu, cher ami, respirons-nous le jour ?
Quelle sera la fin de ma mélancolie,
1040 Et qu'à pour mon supplice ordonné Manilie ?
Dois-je bientôt servir de pâture aux corbeaux,
Et me prépare-t-on des fers et des bourreaux ?
Mon crime est-il connu ?

CLÉODORE.

Son remords est extrême !
Non, et vous pouvez seul vous accuser vous-même ;
1045 Manilie arrivé, vous fait partout chercher,
Non pour vous en punir ou vous le reprocher,
Puisqu'il l'ignore encor[.]

CASSIE.

Ô fureur enragée !

CLÉODORE.

Mais pour prendre conseil du siège de Tegée ;
Il en a vu l'assiette, il en connaît les forts,

1050 Et promet sa conquête à nos moindres efforts :
Il ne faut que tenir votre faute secrète,
Soutenez que de nuit Crisante s'est soustraite,
Produisez les deux morts pour preuve à ce discours,
Et par un vain regret n'exposez point vos jours.

CASSIE.

1055 En vain je me contrains, ma constance abattue
Expire sous le faix de l'ennui qui me tue,
Et ce cruel bourreau, ce remords éternel
Poursuit incessamment mon esprit criminel,
Dans le ressentiment de l'ennui qui me touche,
1060 Mon coeur se peut à peine assurer de ma bouche ;
Suivons ce que le ciel doit faire avenir,
Ma faiblesse est extrême, aide à me soutenir.

SCÈNE III.

**Une grande chambre s'ouvre, où sont Manilie
et ses chefs de Guerre tenant conseil.**

MANILIE.

Puisque d'heureux succès nos armes sont suivies,
Et qu'avecques plaisir le Ciel défend nos vies ;
1065 N'épargnons point des bras toujours victorieux,
Suivons notre fortune et le dessein des Dieux :
Un repos glorieux bornera nos conquêtes,
Et pour toutes nos mains Rome a des palmes prêtes ;
Pour servir un César, paraissions des Césars,
1070 Sur les trônes des Rois plantons nos étendards :
Faisons craindre partout l'ardeur qui nous transporte,
Et ce que nous cherchons, faisons qu'on nous l'apporte ;
Que tout courbe le chef au seul bruit de nos faits,
Et que nos ennemis sans combats soient défaits.

PREMIER CHEF DE GUERRE.

1075 À vos bras si puissants et si chargés de gloire,
Ce n'est qu'un qu'entreprendre et gagner la victoire ;
Pour les moindres soldats de notre nation,
Paraître et triompher n'est plus qu'une action ;
Rome victorieuse avec droit nous couronne,
1080 Elle rend seulement la gloire qu'on lui donne,
Nous cueillons les lauriers qui nous doivent orner,
Et César ne fera que nous en couronner.

DEUXIÈME CHEF DE GUERRE.

C'est trop perdre de jours, et nos armes oisives
Doivent des habitant aux ténébreuses rives :
1085 Un jour nous est honteux s'il passe sans combats,
Et déjà le repos afflige nos soldats,
Ne pouvant autre part exercer leurs courages,
Eux-mêmes ils se font les objets de leurs rages ;
L'un l'autre en ce repos ne se peut supporter,
1090 Ils trouvent des ébats chacun à s'affronter ;

De leur sang à toute heure on voit rougir la terre,
L'aise les incommode, et leur paix fait la guerre.

MANILIE.

Pour augmenter aussi notre gloire et la leur,
Et pour ne laisser pas engourdir leur valeur :
1095 Entre tous mes avis le mien est que Tegée,
Suive de près Corinthe, et soit tôt assiégée
Ses biens seront à nous plutôt que menacés,
J'ai reconnu sa force, et fondé ses fossés ;
Deux jours nous gagneront une palme nouvelle,
1100 Et feront sous nos lois courber cette nouvelle :
Mais en quel lieu Cassie a-t-il porté ses pas,
On l'a cherché partout, et s'il ne paraît pas,
Quels soins et quels respects a-t-il eu pour la Reine,
Il l'a mal gouvernée, ou ma croyance est vaine,
1105 Car son éloignement en fait mal estimer,
Et je crains un malheur que je n'ose exprimer.

PREMIER CHEF DE GUERRE.

Elle entre, la voici ; mais Dieux ! De quelle sorte ?

MANILIE.

Que vois-je, et d'où provient l'ennui qui l'a transporte.

SCÈNE IV.

Crisante, Marcie, aux pieds de Manilie.

MANILIE.

Dépourvue au besoin du secours des mortels,
1110 Je viens à vos genoux comme aux pieds des autels,
Non pas comme autrefois en titre de Princesse,
En ce que j'ai perdu toute ma gloire cesse ;
Et ce corps qui jadis ne blessait pas les yeux,
Est devenu l'horreur des hommes et des Dieux ;
1115 Telle je viens à vous ainsi qu'aux pieds d'Auguste,
Ce Roi de l'Univers aussi puissant que juste.
Vous apprendre un malheur que vous n'avez pas su,
Et demande raison d'un tort que j'ai reçu.

PREMIER CHEF DE GUERRE.

Ô funeste accident !

DEUXIÈME CHEF DE GUERRE.

1120 À sur moi de pouvoir :
Qu'une brutale flamme.

MANILIE.

Achevez donc, Madame.

CRISANTE.

Un insolent a fait de mon honnêteté
Une injuste victime à sa brutalité :
Cassie, ô lâche mot, est le nom de ce traître !
Ô Dieux en quel état suis-je venue paraître :
1125 Ai-je du coeur assez pour venir en ces lieux
Publier mon affront et rougir à vos yeux.

MANILIE, se levant.

Quoi de cette fureur son âme fut touchée ?
Ô d'un sale renom Rome à jamais tâchée ;
Quel supplice aura-t-il qu'il ne lui soit trop doux,
1130 Pour un crime si là. Hé et qui nous touche tous ?
De quel acte, César, est ta gloire noircie ?
Courez toute la ville, et qu'on trouve Cassie,
Chargez vos compagnons d'un semblable souci,
Et que vivant ou mort on me le rende ici.

CRISANTE.

1135 Ainsi dessous vos lois tout le monde respire,
Ainsi malgré le temps prospère votre Empire,
Ainsi le grand Auguste ait un jour des autels,
Et partage le ciel avec les immortels.

MANILIE.

Ô comme en ces malheurs le plus noble courage,
1140 Et le plus continent aveuglément s'engage !
Ô damnable fureur, qui fait de votre front
Sur celui de César rejaillir cet affront !
Quoi l'on verra noircis par le crime d'un homme,
L'éclat de tant d'exploits, et la gloire de Rome ?
1145 Et des gens dont l'ardeur s'épandait en tous lieux
On dira (pour un seul) ce peuple est vicieux :
Mais de plus près que tous cet affront me regarde,
Qui ne vous choisit pas une plus sûre garde,
Et qui ne pus juger du lubrique dessein,
1150 Dont ce jeune insolent sentait brûler son sein ;
Espérez du devoir ou ma charge m'oblige,
Ce que trop justement votre plainte en exige ;
Vous-même à votre honneur sacrifiez ses jours,
Vos innocentes mains en borneront le cours ;
1155 Dans son coeur arraché, cherchez votre allégeance,
Et s'il se peut au crime égalez la vengeance.

CRISANTE.

S'il craignait le succès qui suivra son amour,
Il dût m'ôtant l'honneur, m'ôter aussi le jour,
Il a pour son malheur soustrait à mon envie
1160 Les moyens de me nuire et de m'ôter la vie ;
Lorsque j'ai le poignard contre mon sein porté.
Ses efforts importuns sont toujours arrêté ;
Cent fois à sa fureur ma gorge s'est offerte ;
Mais il veut que je vive, et je vis pour sa perte :

1165 L'aveugle, retenant ma juste passion,
Conservait l'instrument de sa punition :
S'il se plaint toutefois que le jour me demeure.
Si ce traître en mourant, souhaite que je meure
Il ne peut que trop tard achever mon ennui,
1170 En lui donnant la mort, je la prendrai pour lui :
Mais on l'amène, ô Dieux ! Avec quelle allégeance,
Après l'injure, on voit l'objet de sa vengeance ?

SCÈNE V.

**Cassie, Cléodore, Les Soldats,
Manilie, le deuxième Chef de Guerre,
Grisante, Marcie.**

**CASSIE, tire son épée, et la porte aux pieds de
Crisante, et dit.**

Ne délibérez point : frappé ce sein est prêts,
Amant que prononcer, exécutés l'arrêt,
1175 Des hommes, et des Dieux accomplisse la haine,
Le jours à mes regards se prête avecques peine ;
Le ciel avec regret le dépeint à mes yeux,
Mon abord est funeste, et j'infecte ces lieux
Déjà, votre douleur se dut être allégée,
1180 Prolongés mon trépas pour être mieux vengée,
Frappes avec plaisir chaque endroit de ce corps,
Et que pour une mort je souffre mille morts.

MANILIE.

Demander son supplice, et s'accuser soi-même,
Est paraître saisi d'un repentir extrême ;
1185 Sa perte m'est sensible, et je dois toutefois
Abandonner son crime à la rigueur des lois ;
Je crains, et dois presser un châtement si juste,
Je plains en Manilie, et j'ordonne en Auguste ;
Il importe à l'état, que cette impunité,
1190 Ne soit pas reproché à mon autorité.

PREMIER CHEF DE GUERRE.

Faites grâces à l'amour[.]

DEUXIÈME CHEF DE GUERRE.

Conservez nous sa vie.

CASSIE.

Non, non, n'empêchez point qu'elle me soit ravie,
En l'état où je suis, le jour m'est odieux,
Je n'attends mon arrêt des hommes ni des Dieux ;
1195 L'effroyable remords qui trouble ma pensée,
A conclu ma sentence, et me l'a prononcée,
Doncque différez vous, frappez cet insolent ;
Qu'au soin de vous ranger votre courroux est lent,
Commencez mon supplice, étouffez cette peste,
1200 Qui fut à votre honneur un poison funeste.

CRISANTE.

Je verrai de ton sang rougir ton lâche sein,
Je ne consulte pas de ce juste dessein :
Mais j'attends ton arrêt, et veux que ton supplice
Plutôt que ma fureur, s'impute à la justice ;
1205 Je veux en ce plaisir dompter ma passion,
Et punir justement une injuste action.

CASSIE, à Manilie.

Donc, que différez vous, prononcez ma sentence.

CLÉODORE, à genoux.

César serait touché de cette repentance ;
Pesés brave guerrier les devoirs que sa main,
1210 A si longtemps rendu à l'Empire Romain,
Faites en sa faveur parler votre mémoire ;
Quel autre plus vaillant à soutenu sa gloire ?
Peines, soins, ni travaux n'égaient ses exploits,
Et qui fit toujours bien n'a failli qu'une fois.

PREMIER CHEF DE GUERRE.

1215 Que la loi de César, comme la loi divine,
Des deux extrémités, à la douceur incline,
Conservez lui Cassie[.]

DEUXIÈME CHEF DE GUERRE.

En faveur de nos pleurs,
Détournez le sujet de si justes douleurs.

CRISANTE.

Dieux, je laisse à vos soins embrasser ma dispute
1220 L'innocence à vos traits n'est pas toujours en butte,
La constance à la fin calme votre courroux,
Vos caresses enfin, succèdent à vos coups,
Et vous ne trouvez pas nos peines légitimes,
Jusques à conseiller l'impunité des crimes.

MANILIE.

1225 En vertu de la charge ou César m'a commis,
Pour faire sous ses lois ranger ses ennemis ;
Pour juste châtement d'un[e] ardeur insolente,
J'abandonne Cassie au pouvoir de Crisante
Sa vie est en ses mains, et sans empêchement
1230 Elle peut satisfaire à son ressentiment.

Tous tirent leurs mouchoirs, et pleurent.

CLÉODORE.

Ô rigoureux arrêt !

CRISANTE, levant l'épée qui est à ses pieds.

Et moi, trop satisfaite.
D'avoir en ma faveur l'arrêt que je souhaite.
Je fais contre ma haine un généreux effort,
Et je laisse à sa main la gloire de sa mort ;
1235 Tiens, sois en ce devoir le prêtre, et la victime,
Et qu'une belle mort répare un lâche crime[.]

CASSIE, prenant l'épée, et se tuant.

Êtes-vous satisfaite : ô Dieux ! Soyez témoins,
Que ce coup est celui que je ressens le moins,
Et que rendant l'esprit ma plus sensible peine,
1240 Est d'avoir dérogé de la vertu Romaine,
Et de quitter le monde, indigne de ce nom
Qui s'est par mes aïeux acquit tant de renom.

CLÉODORE.

Ô cruel accident !

PREMIER CHEF DE GUERRE.

Ô mort trop généreuse[.]

CASSIE.

Achievez mon destin, Princesse malheureuse,
1245 De ce coupable corps faites mille morceaux,
Et faites de mon sang couler mille ruisseaux ;
Vengez vous sans pitié de la fureur brutale,
Mais je meurs, et mon âme en l'Érèbe dévale.
1250 Mes desseins sont suivis du succès que je veux,
Un seul points grand guerrier peut accomplir, mes vœux
Ne me refusez pas cette juste requête.

MANILIE.

Tout vous sera permis[.]

CRISANTE.

Je demande sa tête,
D'elle, je tirerai la satisfaction
De prouver ma vengeance, et sa punition.

MANILIE.

1255 L'effet que vous voulez suivra votre demande

Et s'en allant il dit aux soldats.

Que coupée, au plutôt, en ses mains on la rende,
Et qui sera tenté d'un acte si brutal,
Craigne par son exemple un châtement égal

Tous le suivent et la Reine, et Marcie.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIOCHE, seul auprès d'un lit, dans une chambre tapissée de deuil.

1260 Trône, rang, biens, titres, grandeur,
Quelle est enfin ma destinée ?
Et que devient cette splendeur
Qu'en naissant vous m'avez donnée ?
Les sièges des princes sont hauts ;
Mais que leur éclat paraît faux
1265 En ma pitoyable aventure !
Qu'un roi sur eux est un grand faix,
Ou que le bois dont ils sont faits
Est d'une fragile nature.

1270 Combien notre lustre est menteur,
Si le sort ne nous est propice !
Et sous une extrême hauteur,
Que profond est le précipice !
La nature avecque le sang
Peut donner un illustre rang ;
1275 Mais que cette mère commune
Maintient peu ce qu'elle a formé,
Et qu'en vain on en est aimé
Si l'on ne l'est de la fortune !

1280 La gloire qui dépend du sort
N'a souvent que l'âge des roses ;
Ce volage, comme la mort,
Renverse les plus belles choses.
Armes, gardes, villes, ni forts,
Ne résistent à ses efforts :
1285 Sa faveur couronne les crimes,
Il se rit de nos différends,
Et pour donner à des tyrans
Arrache aux maîtres légitimes.

1290 Les plus grands tombent sous ses lois ;
Toute ma splendeur m'est ravie,
Et de tous les biens que j'avais

À peine il m'a laissé la vie.
Mais que le jour m'est importun !
Pourquoi par un malheur commun
1295 N'ont mes yeux perdu la lumière ?
Fais que ce bien me soit ôté,
Ô sort, et cette cruauté
Te lavera de la première.

Mais ô plainte frivole ! inutiles discours !
1300 Pour moi le sort, les dieux et les hommes sont sourds
Je conserve le jour pour sentir ma misère,
Pour goûter mon malheur, pour voir une adultère,
Pour sentir de son mal rougir ce pâle front,
Et savoir qu'à l'outrage a succédé l'affront.
1305 Quelque point manquerait à mon malheur extrême
Si je n'étais trahi par mon épouse même ;
Et trop d'heur me restait si le ciel n'eût permis
Qu'elle eût intelligence avec mes ennemis.
Aux desseins du vainqueur l'infâme s'est soumise,
1310 Elle a de son honneur racheté sa franchise,
Et, honteuse qu'elle est de mon ressentiment,
Peut-être vend ma vie en ce fatal moment.

On entre en la chambre.

Mais qu'on hait mon repos ! Mes plus chères pensées
Par ces gens importuns sont toujours traversées.

SCÈNE II.

Cratès, Euphorbe, Antioche.

CRATÈS.

1315 Nourrirez-vous sans fin d'inutiles douleurs,
Et vous plaisez-vous, sire, à croître vos malheurs ?
Plus le sort contre vous exercera sa rage,
Plus contre ses assauts montrez votre courage ;
Et de quoi que César ait droit de se vanter,
1320 Faites paraître un bien qu'il ne vous peut ôter.
Profitez du malheur, et qu'au moins il signale
Cette illustre vertu qu'aucune autre n'égale.
C'est peu de voir un monde asservi sous ses lois,
Se vaincre est l'action la plus noble des rois.

ANTIOCHE.

1325 Ce titre m'est ôté par mon malheur extrême,
Et toujours soupirer est l'action que j'aime.
À mes tristes pensers laissez un libre cours,
Et ne m'ennuyez point d'inutiles discours.

CRATÈS.

Trouvez-vous des appas en ces objets funèbres ?
1330 Quel crime ont fait vos yeux pour chercher les ténèbres,
Pour s'éloigner des lieux où le soleil nous luit,
Et d'un jour si serein faire une obscure nuit ?

ANTIOCHE.

Aux yeux d'un malheureux un lieu sombre a des charmes ;
Là, sans honte il lui peut échapper quelques larmes.
1335 Puis-je sans désespoir, au point où je me vois,
Exposer au soleil celui qu'il a vu roi ?
Mais que vous déplaitez à mon inquiétude !
Adieu ; si vous m'aimez, souffrez ma solitude.

EUPHORBE.

1340 Quoi ! Sire, voulez-vous, en l'horreur de ces lieux,
Consumer vainement...

ANTIOCHE, avec colère.

Ô propos ennuyeux !
Ici, cruels, ici la désobéissance
Me fait bien voir ma perte et mon peu de puissance.
Je ne vous semble pas ce qu'autrefois je fus,
Et mon peu de crédit paraît en vos refus.
1345 Eh bien, faut-il, ingrats, en ce point de misère,

Se mettant à genoux.

Faire aux commandements succéder la prière ?
Voulez-vous qu'à vos pieds je réclame instamment
La faveur que je veux d'être seul un moment ?

CRATÈS.

1350 Sire, quand votre sort, s'il se peut, serait pire,
Sur nous vos volontés n'auraient pas moins d'empire,
Et lisant dans nos cœurs, vous auriez imputé
À notre affection notre importunité.
Je sors ; mais, vous quittant, mon regret est extrême
De vous voir par dessein vous affliger vous-même.

SCÈNE III.

ANTIOCHE, seul.

- 1355 Enfin, que résoudrai-je en ce cruel état
Où la rigueur du sort réduit un potentat ?
Lâche, dois-je du temps attendre l'infamie
De tomber sous le joug de l'armée ennemie ?
Et dans mon infortune, ai-je si peu de cœur
- 1360 Que de vouloir servir de trophée au vainqueur ?
Non, non, de mille affronts une mort me délivre ;
À qui tombe d'un trône il est honteux de vivre.
Cherchons un court moyen de terminer mon sort
Entre tant de chemins qui mènent à la mort.
- 1365 Un sceptre m'est ravi, Crisante m'abandonne,
Au parti le plus fort l'infidèle se donne,
Et consulte, enragée, avec cet étranger,
Peut-être du dessein de venir m'égorger.
Et je différerais la mort que je souhaite !
- 1370 Je laisserais agir leur pratique secrète !
Et, pouvant détourner un si honteux trépas
Et mourir glorieux, je ne le ferais pas !
Il faut, il faut franchir cette loi souveraine
Qui dans le seul trépas mit la fin de ma peine.
- 1375 Aussi bien, quand le jour me serait conservé,
Qui me l'entreprendrait ? quel bien m'est réservé ?
Quelle possession, quel titre, quelle marque
Me peut moins faire croire un berger qu'un monarque ?
Quels si pauvres pasteurs, en leur nécessité,
- 1380 Ne possèdent encor plus qu'il ne m'est resté ?

Il prend deux épées dans un cabinet.

- Sus, sus, qu'avec honneur de l'une ou l'autre épée,
De ces deux que voici ma trame soit coupée ;
Servons-nous, pour ce coup si longtemps différé,
De celle dont le fer sera plus acéré :
- 1385 Cette lame est plus propre à servir mon courage ;
Tous mes gens retirés m'en permettent l'usage.
Mais quelqu'un entre. Ô dieux ! cachons-les promptement,

*Il met les deux épées et les essuie contre son estomac. Regardant
autour de lui. Il les met sur le lit, et tire le rideau.*

Et différons ce coup encore d'un moment.

SCÈNE IV.

Marcie, Antioche.

MARCIE.

1390 Sire, la reine implore un moment d'audience,
Et souhaite ce bien avec impatience.
L'honneur de vous parler lui sera-t-il permis ?

ANTIOCHE, avec colère.

S'est-elle concertée avec mes ennemis ?
Ont-ils à leurs desseins rangé cette perfide ?
Vient-elle à l'adultère ajouter l'homicide ?
1395 Ne lui suffit-il pas de l'infidélité,
Et faut-il que mon sang paye sa liberté ?

MARCIE.

Dieux ! Quelle impression a votre âme conçue !
Que de faux sentiments sans raison l'ont déçue !
Sire, s'il m'est permis de parler librement,
1400 Vous l'accusez à tort et trop légèrement.
Je vis, hélas ! je vis avec quelle insolence
Cassie à son honneur fit cette violence.
Je n'ai que trop connu son regret infini :
Mais elle s'est vengée, et le traître est puni.

ANTIOCHE.

1405 Toi par qui ma ruine est peut-être conduite,
Tu ne viens que savante et qu'amplement instruite,
Et tu me feras d'elle un si riche tableau
Qu'il n'est sans doute objet ni plus saint ni plus beau :
Mais j'ai lu dans son âme, et sais qu'elle pratique
1410 Un moyen de me joindre à la perte publique :
Qui fait un crime, à l'autre aisément se résout,
Et qui vend son honneur est capable de tout.
Sors si tu ne te hais, et que cette adultère
N'expose pas ses jours à ma juste colère :
1415 Dis-lui que je ne puis la souffrir sans horreur,
Et fais-lui pour son bien éviter ma fureur.
Qu'elle suive Cassie.

SCÈNE V.

**Antioche, Marcie, Cratès,
Euphorbe.**

Crisante, entre furieuse, tenant la tête de Cassie qu'elle jette au pied de son mari.

**CRISANTE, entance furieuse, tenant la tête de
Cassie qu'elle jette au pied de son mari.**

Ha ! C'est trop me contraindre ;
Si proche de la mort je n'ai plus rien à craindre.
Vois, prince malheureux, vois de quels traitements
1420 Et de quelles faveurs j'oblige mes amants !
Voilà ce que tu crus mon coeur et mes délices.

Là, elle jette la tête aux pieds du Roi.

De ses voeux maintenant crois mes desseins complices ;
Dis que de mon honneur j'ai payé ma rançon.
Mais il faut mieux encor effacer ton soupçon ;

Elle tire un poignard de son sein. Antioche la veut retenir.

1425 Ce coup résoudra mieux ta croyance incertaine :
Cruel, vois là-dedans si ma constance est vaine.
En vain après le coup tu me veux secourir ;

Tombant.

Ne me reproche plus que je n'ose mourir.

MARCIE.

Ô malheur déplorable !

EUPHORBE.

Ô funeste aventure !

CRATÈS.

1430 Ô loi de leur destin trop sévère et trop dure !

ANTIOCHE, appuyé sur elle.

Furieux, enragé, désespéré, confus,
L'esprit comme le corps de sentiment perclus,
Je m'ignore moi-même à ces objets funèbres,
Et mon oeil s'obscurcit d'éternelles ténèbres.

CRATÈS.

1435 À quel point nous poursuit la cruauté du sort !
Son oeil se ferme, il meurt, ou plutôt il est mort,
Monarque malheureux ! princesse infortunée !
Quel astre présidait à votre destinée,
Que presque en même jour elle vous ait ôté
1440 La franchise, l'honneur, le sceptre et la clarté !

MARCIE.

Ah ! Qu'en ce même instant l'âme ne m'est ravie !
Qu'une sévère loi me conserve la vie !
Cruelle, de quelle oeil puis-je voir leur trépas,
Sans faire que les plaindre et ne les suivre pas ?
1445 Quel souffle des enfers, quel poison, quelle peste
Fait de la cour d'un prince un séjour si funeste ?
Puisse périr César, et Rome et son orgueil,
Et devenir dans peu soi-même son cercueil !

EUPHORBE.

Sa faiblesse succombe au deuil qui le dévore.
1450 Mais, si j'en puis juger, je crois qu'il vit encore :
Aidez-moi seulement, son oeil revoit le jour.

ANTIOCHE.

Quoi, déjà des enfers mon âme est de retour !
Ou ma seule faiblesse avait clos ma paupière !
Je ne t'ai pas suivie, agréable meurtrière !
1455 Quel crime, quels soupçons ai-je conçus à tort ?
Par quel aveuglement ai-je causé ta mort ?
Le sang que tu répands avec tant d'abondance
Suffisamment enfin prouve ton innocence ;
Et, par un accident si contraire à mes vœux,
1460 Je connais ta vertu, j'apprends ce que je veux.
Attends, j'imiterai ta constance infinie,
Et ma crédulité sera bientôt punie.

À Euphorbe et Cratès.

Souffrez que sur ce lit je repose un moment.
Ah ! Vous m'importunez par ce soulagement.
1465 Laissez, retirez-vous : adieu.

CRATÈS, se retirant.

J'obéis, sire.

Antioche se met sur le lit, et tire le rideau.

Il lui faut accorder le repos qu'il désire.
Mais ne le quittons point en cet excès d'ennui,
Et pour sa sûreté défions-nous de lui ;
Au point où la tristesse a son âme altérée,
1470 Sa vie en son pouvoir serait mal assurée.

**ANTIOCHE sort du lit, tire de son sein une épée
teinte de sang, et tombe sur Crisante.**

Crisante, j'ai le prix de ma crédulité ;
De ce qui t'était dû mon bras s'est acquitté.
Nos travaux sont finis ; mourons, partons ensemble,
Et qu'un même destin à jamais nous assemble.

EUPHORBE.

1475 Ô comble de malheurs !

CRATÈS.

Puis-je croire mes yeux ?

ANTIOCHE.

Qu'Auguste maintenant triomphe de ces lieux ;
Qu'il n'épargne fureur, force, ni violence,
Et que sans châtement règne son insolence :
Notre sort s'est soustrait à son ambition ;
1480 Crisante sans danger est ma possession ;
Là-bas, d'aucun souci l'esprit ne se consume,
On s'y trouve à couvert des injures de Rome,
On n'y relève point de l'Empire latin,
Et César quelque jour aura même destin.
1485 Le noir séjour des morts à ma prière s'ouvre,
D'une éternelle nuit ma paupière se couvre,
La Parque sur mes jours fait un dernier effort :
Je te suis, chère épouse ; attends-moi, je suis mort.

CRATÈS, pleurant.

Mon coeur reste immobile et ma voix interdite.
1490 Que du dernier devoir quelqu'un de vous m'acquitte ;
Je ne puis un moment respirer en ces lieux,
Ni sur ce triste objet porter encor les yeux.

Il s'en va pleurant.

MARCIE, pleurant.

Ô quel est mon malheur !

EUPHORBE.

Ma constance abattue,
Pour accepter ce soin, vainement s'évertue ;
1495 Je n'y puis arrêter.

MARCIE.

Je ne le puis aussi.
Envoyons-y quelqu'un qui prenne ce souci.

FIN

Extrait du Privilège du Roi.

Par grâce et Privilège du Roi, donné à Paris le 7 jour de Février 1637. Signé par le Roy en son Conseil de Monceaux, li est permis à ANTOINE DE SOMMAVILLE, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre et distribuer une pièce de Théâtre, intitulée Crisante, durant le temps de neuf ans, à compter du jour qu'elle sera achevée d'imprimer ; et défenses sont faites à tous imprimeurs et Libraires, et autres de contrefaire ladite pièce, ni en vendre, ou exposer en vente de contrefaite, à peine aux contrevenants de trois mille livres d'amende, et de tous ses dépens, dommages et intérêts, ainsi qu'il est plus au long porté par les dites lettres, qui sont en vertu du présent extrait, tenues pour bien et dûment signifiées, à ce qu'aucun n'en prétende cause d'ignorance.

Et le dit Sommaville a associé avec lui au dit Privilège Toussaint Quinet, aussi Marchand Libraire, suivant l'accord fait entre eux.

Achevé d'imprimer pour la première fois, le 2 décembre mil si cent trente-neuf.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].